

FRONTIÈRES

OCTOBRE 1963

Journal des étudiants du Collège de Saint-Boniface

Vol. IV, No. 2

Impressions sur la soirée d'amateurs

Jeanne Benoist,
Philo II.



La soirée d'amateurs, c'est une soirée récréative. C'est aussi un concours. Et c'est bien cette atmosphère qui régnait dans la salle académique le jeudi 26 septembre. Les élèves étaient bien disposés à rire. Ils étaient venus pour s'amuser. Mais en même temps, une espèce de tension régnait. On attendait le verdict des trois juges. Il y avait de l'enthousiasme dans les applaudissements. Il y eut même quelque déception à l'annonce des juges: signe qu'on avait pris intérêt aux réalisations artistiques des nôtres. Les prix furent distribués selon les catégories habituelles.

Tout le monde avait l'air satisfait. Bien sûr, il ne faut pas se leurrer. Ce n'était pas parfait. D'ailleurs, comment l'espérer avec à peine quelques semaines de préparation?

Bien sûr, les numéros étaient nombreux... il faut s'y attendre dans un concours où tout le monde a droit de mettre son mot. Et c'est sans aucun doute bon signe. De plus, il y avait une contribution de la part de toutes les classes et les domaines étaient assez variés.

Mais le rythme semblait lent et la contribution des différentes classes était inégale.

Les "petits" semblent prendre plus de plaisir à monter quelque chose. Chez les aînés, on dirait que c'est plutôt l'affaire de représenter la classe afin de sauvegarder la réputation. Surtout dans le domaine musical, les aînés semblent pris de timidité. C'est dommage!

La soirée semblait trop longue. Non pas à cause du nombre de numéros présentés, mais plutôt à cause d'une certaine lenteur on faisait durer le plaisir un peu dans l'action. Les saynètes étaient souvent trop étirées!

On a bien ri. Trop bien. Trop fort. L'humour abondait, mais il aurait gagné à être plus subtil, plus délicat. Les farces lourdes lassent à la longue, alourdissant considérablement le rythme. Il existe au Collège — pas seulement ici d'ailleurs — une tendance à considérer le comique comme étant une couple de grosses farces et de costumes baroques, de gestes exagérés. Puis . . . rideau! Rien de plus. Mais c'est plutôt de la facilité, de la paresse que de l'humour. Les élémentaires avec leur mime de l'aveugle et de son "courtisan" nous ont prouvé qu'avec presque rien, on pouvait faire beaucoup. C'était une mime toute courte, une histoire très simple en soi, mais c'était mené finement. L'humour était bien dosé et très contenu. Et l'effet très réussi . . .

Maintenant que j'ai exprimé tous les défauts de la soirée, je respire mieux. Ce n'est pas mon but de démolir la soirée d'amateurs. Ce serait bien prétentieux! Mais il faut bien

souligner ce qu'on n'a pas aimé et je préfère m'en débarrasser bien vite afin de mieux jouir après du programme. Et à la soirée d'amateurs, il y avait amplement de quoi jouir.

Comment ne pas tenir compte de l'effort qui fut mis pour produire quelque chose de personnel? On essayait de mettre de soi-même dans le rôle, dans les chants.

La réalisation d'une telle soirée demande beaucoup d'efforts. Efforts appréciables surtout dans le domaine du chant. Le chant en groupe peut donner de bons résultats — comme nous l'ont montré les versificateurs. Il y eut même un chanteur assez brave pour s'exécuter seul. Et l'essai fut bien accueilli par l'auditoire — à un degré surprenant. Effort appréciable également dans le domaine de la mime — très difficile à bien réussir. Dans les saynètes, la variété était assez grande quoique les formules étaient parfois usées. On a même touché du doigt le monologue.

En somme, les collégiens n'ont pas peur de se montrer en public, tels qu'ils sont. Je crois qu'aucun des interprètes ne s'illusionnait. Ils savaient qu'ils ne produiraient pas quelque chose de hautement perfectionné, et pourtant, ils étaient prêts à tenter leur chance. C'est parfois bon de s'exécuter sans autre but que de s'amuser et de prendre goût au "métier".

C'était un peu comme les veillées de famille, autrefois, quand chacun mettait son petit numéro. Et là, on s'amuse franchement, simplement. C'est, je crois, le but de la soirée d'amateurs. C'est cela qui a été le succès de la soirée du 26 septembre dernier.

Imprimerie Labelle

POUR TOUS VOS IMPRIMES

Léo Labelle, rep. Tél. CH 7-1843

162, Provencher

St-Boniface

"UNE MISE ÉLÉGANTE
EST UN PLACEMENT"

voyez:

A. HUOT CO. LTEE.

200, ave. Provencher

St-Boniface

AVIS : UN COMITÉ IMPORTANT EST FORMÉ

Raymond Hébert, Philo II.

Eh, oui! les membres du Conseil de l'AECSB mijotent un autre projet de comité: mais cette fois c'est un comité qui vous intéresse VOUS, personnellement, chacun des étudiants du Collège de Saint-Boniface; enfin, vous aurez l'occasion d'exprimer vos propres vues sur le problème fondamental de l'heure, au Canada: le problème de la dualité canadienne. Ce comité aurait comme charge de préparer un rapport qui serait présenté à la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme. Ce rapport voudrait refléter l'opinion des étudiants de ce Collège, comme groupe.

Mais pour pouvoir présenter ainsi l'opinion de la gent étudiante, il faut d'abord connaître les vues des individus. A cet effet, le comité pourrait se servir de deux techniques utilisées très souvent en sociologie: l'interview et le questionnaire.

Au niveau universitaire, où les étudiants sont au nombre de seulement une centaine, les membres du comité entreraient en contact avec chacun des étudiants en particulier, et les soumettraient à une interview très courte, qui atteindrait rapidement la pensée de l'individu sur ce problème. De plus, étant donné le stage plus avancé de ceux-ci dans leur formation, plus de poids serait donné à leurs opinions dans la préparation de la copie finale de ce rapport.

En plus de la technique de l'in-

terview, le comité utiliserait amplement celle du questionnaire. Deux questionnaires seraient préparés: deux différents pour les cours secondaire et universitaire. Ici, les résultats seraient compilés séparément, pour rendre justice à l'un et à l'autre groupe. Ainsi, avec ces deux techniques, il serait possible d'obtenir les données nécessaires qui permettraient une synthèse de la pensée collégiale sur ce sujet.

Ensuite les membres du comité, ayant compilé les opinions du groupe collégial, tireraient quelques conclusions, sous forme de suggestions pratiques, pour orienter en l'application concrète du biculturalisme à travers notre pays.

Ces suggestions seraient faites dans l'esprit constructif qui résulte d'une appréciation sobre et jusqu'à un certain point lucide des problèmes qui nous assaillent: le séparatisme, je l'espère, n'y serait point du tout mentionné, sauf peut-être en une allusion à une période dans la pensée canadienne-française qui passera sous peu. L'esprit dominant de ce rapport serait, je l'espère, optimiste, mais d'un optimisme **réaliste**, qui prend conscience du travail qu'il y a à faire si nous voulons sauver le Canada; ce ne serait pas, je l'espère, un esprit de menaces vagues et de radicalisme tant zélé qu' injustifiable, à cette époque de l'histoire de notre pays. Cette

attitude négative est immédiatement, en soi, une insulte à toute personne de langue anglaise bien intentionnée; et il y en a beaucoup plus qu'on ne le croit, parfois. Ce rapport serait le produit, je l'espère, d'esprits profondément nationalistes, mais d'un nationalisme **canadien**. Ce genre de nationalisme est l'opposé de celui que l'on trouve chez une forte minorité de Canadiens-français, ici, en ce Collège, chez ceux qui voudraient détruire le pays même dans lequel ils vivent, en ce moment, en faveur d'une Laurentie ou d'une Utopie qui s'élèverait sur les ruines de ce même pays . . . Et ils nous présentent ceci, sans battre la paupière, comme la voix du "bon sens", et veulent que nous partagions immédiatement leurs opinions illuminées . . .

Ainsi ce rapport, qui sera présenté au nom de tous les collégiens à la Commission royale, lorsqu'elle siègera au Manitoba, ce rapport donnerait une note optimiste, mais d'un optimisme tranquille; c'est la note que l'on attend de nous, Canadien-français. Membres d'un centre cosmopolitain, qui est toujours, lorsque tout a été fait et dit, le visage de deux-tiers du Canada. . . . Ainsi, je le crois sincèrement, ce rapport apporterait une perspective nouvelle sur ce problème énorme qui se présente en ce moment à nous, Canadiens, et qu'il revient à nous de solutionner.

Editorial

Réginald Lacroix, directeur

Frontières est une expression. Le fruit verbal d'une société collégiale. Il est — ou il veut être — le reflet de la culture, et de la formation générale que transmet le collège à ses étudiants.

Cette conception quelque peu optimiste du journal des étudiants me paraît néanmoins essentielle en vue d'une meilleure rédaction, d'un standard culturel et intellectuel supérieur. Le journal est représentatif d'un élément social censément privilégié, du moins au point de vue éducationnel; l'insipide, le superficiel et le vulgaire devront faire place au rationnel, au réfléchi et au subtil. Il ne s'agit pas par ailleurs de se complaire dans une ostentation imbécile, ni de philosopher en termes grandiloquents, ni de prétendre à une qualité de l'intellect exceptionnelle. D'ailleurs notre incompetence en ces matières s'y oppose. Laissons à la revue scientifique cette prérogative.

Le journal s'adresse à tous les collégiens. Il leur appartient. A l'élémentaire autant qu'à l'universitaire. C'est donc qu'à priori "Frontières" renfermera un contenu d'intérêt local. Cette circonscription rédactionnelle est essentielle, puisque le journal y trouve sa raison d'être primordiale. Gilles Gariépy, rédacteur en chef du journal étudiant "La Crue", fait mention, dans son livre "Etudiant et Journaliste", de l'intérêt premier d'un journal tel que "Frontières": "Le journal étudiant doit d'abord s'axer sur une actualité, et même une actualité étudiante localisée, car c'est cet enracinement

FRONTIERES

Directeur	Réginald Lacroix
Ass.-Directeur	Michel-Claude Lavoie
Rédacteur en chef	Donald Gilmore
Rédacteurs	Margis Matulionis
	Jeanne Benoît
	Roger Tétrault
	Raymond Hébert
	Richard Lemoing
Trésorier	Denis Rondeau
Secrétaire	Patricia Pelland
Metteur en page et maquettiste	Edmond Ruest
Dactylographes	Irène Delorme
	Maria Heppner
	Charlotte Hébert
Dessinateur	Bernard Mulaire
Caricaturiste	Roger Léveillé
Imprimerie	Jean Chaput
	Louis Druwé
Avisseur	R. P. Louis Hébert, s.j.

qui justifie son existence comme médium distinct."

Mais "Frontières" ne s'y borne aucunement. De fait, il veut embrasser le plus de domaines possible: la critique des arts, l'essai littéraire, l'ébauche philosophique, la discussion politique, la page sportive et humoristique, etc. Permettez-moi de citer encore Gilles Gariépy: "lorsque le journal étudiant traite, concurremment à d'autres médiums, des sujets d'une actualité plus universelle que l'actualité étudiante, il doit le faire d'une façon originale, c'est-à-dire spécifiquement étudiante". "Frontières" devrait se conformer à ses directives. L'optique intellectuelle d'un étudiant est naturellement différent de celle de l'adulte. Mais elle ne vaut pas moins pour cela. Car le journal étudiant n'est ni un quotidien, ni une revue, ni un magazine; il est une représentation d'un groupe distinct, notre groupe étudiant. Ce groupe veut s'exprimer, et d'une façon personnelle, selon son identité propre.

... La culture témoigne de l'homme
La langue témoigne de la culture ...

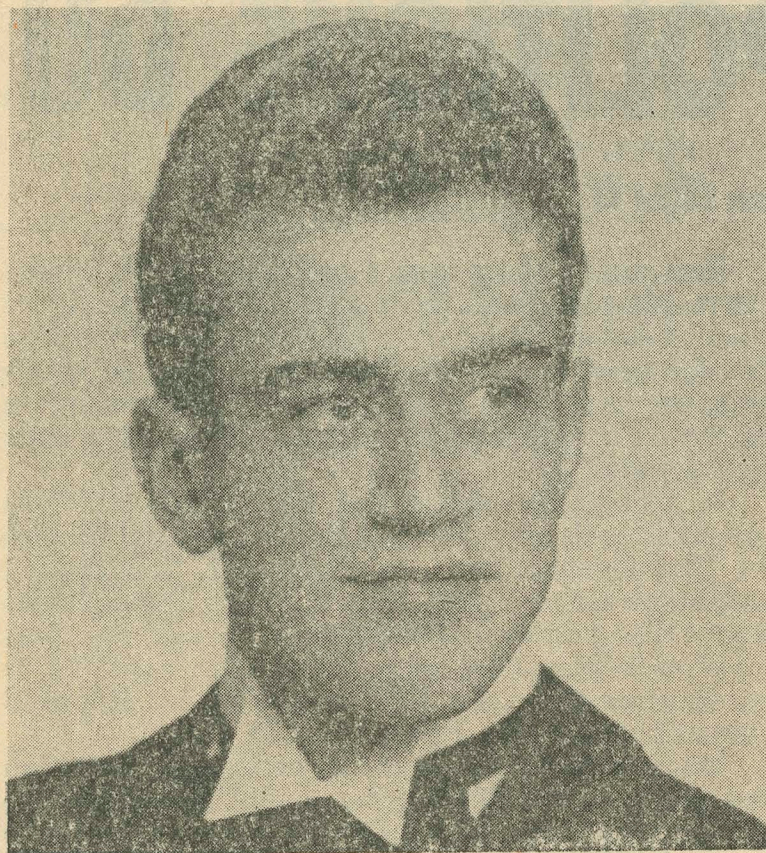
CKSB

1050 à votre cadran.

Saint-Boniface

LE PREMIER POSTE DE LANGUE
FRANCAISE DANS L'OUEST CANADIEN.

Gros plan sur ...



P.-E. LEBLANC

Le curé de St-Léon jeta un coup d'oeil sur son calendrier: 1er octobre 1943; à sa liste, un nouveau paroissien s'ajoutait ...

Baptisé Paul-Emile, ce nouveau paroissien est le quatrième et dernier de la famille Leblanc.

Paul-Emile a du talent: il le sait, c'est pourquoi il l'exploite! A l'AECSB, il se distingue depuis plusieurs années. En 1961, il était représentant junior auprès de l'UMSU. Il fut un des principaux artisans de la nouvelle route où l'AECSB s'engage actuellement. En 1962, Paul-Emile siégeait comme vice-président; cette année, il tient les rênes à la présidence. L'AECSB ne saurait s'en passer.

Les collégiens ont confiance en lui et surtout ses confrères de classe: la preuve, c'est qu'ils n'ont pas hésité à l'élire trésorier du Conventum de Rhétorique 61-62.

A une riche personnalité s'allie un talent d'orateur qu'il fera valoir devant ses confrères (voir *Frontières*, vol. III, no 2, oct. 62) et devant le rassemblement des prêtres du diocèse en novembre 1962 (voir *Frontières*, vol. III, no 4, déc. 62). Tout l'été durant, il s'adressera aux Franco-Manitobains par le truchement de la radio.

Paul-Emile connaît la vie et il tient à sucer les bons bouts. Ses vêtements sont choisis avec goût et il les porte avec élégance. C'est un gars assez

large d'esprit et sa connaissance s'étend à tous les domaines. Il aime la discussion en prenant des marches; il la savoure devant une tasse de café.

Solide au rugby, on le dit "calé en mathématique". En plus, il est conscient que le sexe opposé existe et quoique réservé en politique, il se prononce "pour" la coéducation. Comme nous tous, il a un passe-temps favori: à chaque automne, il retourne chez-lui faire les battages!

Bref, Paul-Emile est un type formidable (demandez aux demoiselles!!!). La preuve? Tous l'estiment.

Mémoire

"Demain tu partiras. Quel beau voyage nous ferons ensemble, toi et moi, car je suis la Voie, la Vérité et la Vie."

Guy est parti, mais on ne peut l'oublier.

Acteur, sportif, surveillant, ami: Guy Vielfaure.

Guy voulait donner. Rares sont ceux qui ne connaissent pas le dévouement et le travail qu'il a laissés à son collègue.

Il a dit une fois: "J'ai beaucoup reçu et je veux donner beaucoup." Ceci, il l'a réalisé. Combien de fois l'a-t-on vu donner de son temps pour un de ses confrères. Combien de fois s'est-il offert aux gars, soit en temps qu'acteur, sportif, surveillant, ami. Enfin, combien de fois s'est-il passé de plaisirs mérités pour aider, pour se donner.

Guy n'était pas un grand intellectuel, une "bosse" comme diraient les collégiens, mais il voulait. Il voulait tellement réussir, tellement donner. Et il a donné et maintenant il reçoit sa part dans la moisson.

Il est parti; le grand "Maduri" est mort, mais il demeure encore parmi nous.

Grafton, Deniset, Dowhan, Muldoon et Perreault

AVOCATS ET NOTAIRES

Chambre 4

Edifice Banque Canadienne Nationale

431, rue Main

Winnipeg, Man.

TELEPHONE: Whitehall 2-3135

LA POLITIQUE DU

par Roger Turenne, Philo II

L'an dernier, un sujet comme celui-ci n'aurait pas eu beaucoup d'intérêt pour le lecteur canadien. Maintenant tout a changé. Les "gallup polls" américains et tous les commentateurs syndiqués rapportent que le sénateur Barry Goldwater de l'Arizona est le candidat probable du parti Républicain pour l'élection présidentielle de l'an prochain. Il court donc une chance d'être le prochain président des Etats-Unis.

Aucune élection dans le monde n'est observée d'aussi près que celle-là, vu les implications internationales des politiques du président américain. Pour le Canada, cette règle s'applique encore plus que pour les autres pays et les vus du sénateur Goldwater nous toucheront profondément si jamais il devient président.

Ce que l'on entend le plus souvent dire au sujet du sénateur c'est qu'il est "trop vers la droite" et "ultra conservateur". Ceci est fort discutable et il faut bien regarder ce que ces accusations impliquent avant de porter jugement.

Politique domestique:

D'abord sa politique domestique. Celle-ci, sous sa forme la plus simple, peut se ramener à deux faits. En premier lieu, il est catégoriquement opposé à toute forme de socialisme et d'état-provinces; ensuite, il croit que toute activité gouvernementale devrait se faire strictement selon la Constitution et il interprète rigoureusement cette Constitution.

Depuis longtemps, mais surtout depuis 1932, les activités et l'étendu du gouvernement de Washington n'ont cessé d'augmenter. Il note que cette augmentation s'est faite dans des domaines non spécifiés par la Constitution, par exemple le département d'agriculture ou le HEW (Health, Education and Welfare).

Le département d'agriculture, insiste Goldwater, ne fait que mettre des bâtons dans les roues aux fermiers. Il dépense de façon ridicule l'argent public pour financer un système de support de prix qui n'a d'autre effet que d'encourager la surproduction et de décourager la diversification. Et puisque, d'après lui, ce département est anti-constitutionnel et qu'il fait plus de tort que de bien, il abolirait celui-ci complètement — solution que les fermiers envisageraient non sans quelques frissons.

Une autre chose que Goldwater ferait disparaître complètement de la scène fédérale est toute trace d'état-providence, c'est-à-dire toute pension de vieillesse, assurance chômage, assurance médicale, etc. Soit qu'il éliminerait ces assurances en entier ou qu'il les ferait administrer par les états individuels.

Il condamne fortement les administrations passées (des deux partis politiques) qui ont permis au "Big Government" de s'épanouir. Son appétit augmente en mangeant, dit-il, et les responsables sont "the gentler collectivists who ask our permission to play God with the human race"(1) — en d'autres mots, les Démocrates et les Républicains-libéraux (Ike-Rockefeller et cie.).

Un corollaire évident de cette augmentation des pouvoirs de Washington a été la diminution des pouvoirs des états. Et ceci nous amène à la partie la plus importante de sa politique domestique, les "droits d'états". Il applique intrinsèquement le dixième amendement de la Constitution: "The powers not delegated to the United States by the Constitution, nor prohibited by it to the States, are reserved to the States respectively or to the people." Appliqué littéralement, ceci implique en plus de l'abolition du département d'agriculture et du HEW, déjà mentionnée plus haut, l'abandon de tous les octrois fédéraux (car un octroi signifie "faites ce que l'on vous dira ou vous n'aurez pas l'argent" — donc une contrainte à la liberté des états), aucune aide fédérale à l'éducation (même raison) et aucune intervention fédérale dans les problèmes de déségrégation.

Ici il faudrait faire une précision. Barry Goldwater croit sincèrement en la nécessité d'intégrer les écoles dans le sud. Mais il empêcherait l'intervention fédérale par question de principe: la Constitution est inviolable, l'éducation appartient aux états. "Je crois, dit-il, que les problèmes des relations de race, comme tout problème social et culturel, est plutôt l'affaire des gens concernés." Malheureusement dans le cas présent, ceci revient à dire: "la dictature de la majorité".

Cette position de droite, a donc des implications très sérieuses. Appliquée trop intégralement, elle pourrait même devenir ridicule. M. Goldwater insisterait-il pour avoir cinquante différents programmes spaciaux, parce que la Constitution ne

SENATEUR GOLDWATER

prévoit pas les voyages à la lune?

Mais il ne faut pas s'en tenir qu'à cet aspect. Je n'ai pris ici que les exemples les plus frappants. Cette politique de droite est-elle plus nospive que les tendances libérales et socialisantes du gouvernement présent? Le programme de "medicare" de Kennedy, qui aurait été un cauchemar administratif (par conséquent dépense formidable en plus de causer plusieurs injustices) et le récent référendum du département d'agriculture (il a été massivement rejeté) commandé par ce pseudo-socialiste M. Orville Freeman, qui aurait presque réduit le fermier à la position d'employé du gouvernement — est-ce que tout ceci est beaucoup mieux?

Passons maintenant à la politique extérieure du sénateur Goldwater. Lui-même résume celle-ci en quelques lignes: "Our objective should not be peace, but victory; we should not want to end the Cold War but to win it. The basic criteria of foreign policy should be 'Does it help defeat the enemy?'" (2).

Tout ceci est très vrai; malheureusement certaines idées de Goldwater au sujet de ce qui doit "vaincre l'ennemi" courent beaucoup de chances de produire l'effet contraire. Par exemple il accorderait de l'aide étrangère seulement aux pays qui épouseraient fermement la cause anti-communiste. De fait ceci éliminerait presque tous les pays, sauf les membres de l'OTAN, qui pour la plupart, n'ont pas besoin d'aide financière! Une telle politique aurait l'effet de rendre les "pays neutres" (indépendamment du fait qu'ils emploient souvent ce terme de façon hypocrite) tellement dépendants du bloc soviétique pour leurs finances qu'ils deviendraient d'abord économiquement liés aux Soviets, et en conséquence, politiquement. Après quelques années, nous serions réduits à une "forteresse américaine" ou "forteresse OTAN"!

Mais par ailleurs il a raison d'insister sur ce fait que pas un sou ne devrait être envoyé aux pays communistes (Pologne-Yougoslavie) sous le prétexte douteux que cette aide va aider les pays en question à se dégager de l'empire de Moscou. Au contraire, cet argent ne sert qu'à renforcer ces gouvernements qui s'en servent pour consolider leur pouvoir et opprimer davantage leurs peuples.

Une autre politique de Goldwater qui porte à

réfléchir est son insistance sur ce fait que les Etats-Unis n'entreprennent aucune forme de négociations avec la Russie et même qu'ils cessent toutes relations diplomatiques! Ses arguments en faveur de cette assertion sont les suivants: les communistes se servent de négociations comme d'une arme pour promouvoir leurs ambitions. Si un accord est à leur avantage et non au nôtre, nous perdons; si il est à notre avantage et non au leur, ils briseront l'accord et nous perdons encore. Si c'est à l'avantage des deux partis, ils prendraient quand même les mesures discutées, alors pourquoi négocier?

De plus, grâce à toutes ces négociations, les communistes acquièrent une certaine respectabilité et un forum pour la propagande — encore à notre désavantage.

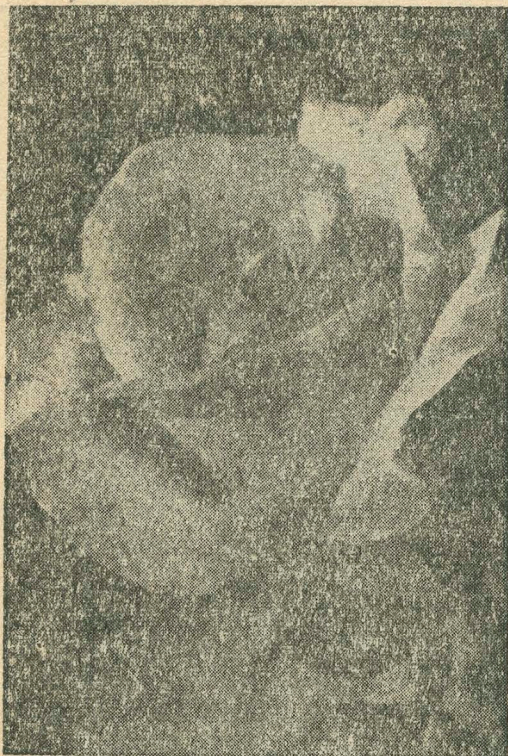
Tout ceci est très logique et démontre l'esprit très rationnel du sénateur. Il semble penser que tout le monde va agir de façon pavlovienne (si nous faisons ceci, les communistes feront cela). Or le fait est que de temps en temps, ils n'agissent pas toujours de façon rationnelle, et c'est ce comportement irrationnel qui, s'il y a un manque de contact entre les deux nations, pourrait engendrer une guerre — une guerre qui, il va sans dire, signifierait la fin de notre civilisation.

La diplomatie et la politique de l'ère nucléaire doivent être totalement repensées, de nouvelles méthodes doivent être inventées. Le facteur principal de ce changement est le fait que la puissance militaire ne peut plus être employée comme arme politique puisque une fois employée, elle a automatiquement détruit sa raison d'être! Ceci n'a jamais été le cas auparavant. Historiquement, la puissance militaire a toujours été le plus gros atout du négociateur; maintenant il ne peut plus s'en servir.

Goldwater semble oublier ce facteur. On ne peut être aussi intransigeant envers "l'ennemi" aujourd'hui qu'auparavant. Mais il va beaucoup plus loin lorsqu'il affirme que les Etats-Unis fabriquent plus de bombes nucléaires "tactiques" afin de contrebalancer la supériorité numérique des communistes. Et celles-ci, il voudrait les employer dans des guerres limitées (comme la Corée)! Il considère une arme nucléaire "tactique" (et probablement les autres aussi) comme simplement "un

Voir page 9

NOS



COLLEGIENNES...

Donald Gilmore,
Philo I.

Il y a quelques années, le collège de St-Boniface ouvrait ses portes à un nouveau genre d'étudiant: la demoiselle. "Oh! la! la!", se disait les philosophes (les filles n'étaient admises qu'en philo!); déjà ils esquissaient des projets de soirées agréables. Et, à l'apparition de cet ange des créatures terrestres, de cette forme svelte et gracieuse, l'admiration ne connut pas de limites. Entendait-on le tac des talons hauts dans le corridor, toutes les têtes se tournaient comme mues par un mécanisme commun.

Les autorités du collège avaient-ils commis une grave erreur? Les filles allaient-elles troubler profondément

l'atmosphère collégiale? Allaient-elles détourner les collégiens de leurs études? C'était bien là la grande question et ce ne fut qu'au milieu de restrictions de toutes sortes (encore existantes aujourd'hui) que les filles purent demeurer au collège.

Mais peu à peu on s'habitua aux démarches élégantes et aux arômes délicats des parfums. Et le train d'étudiant reprit bel et bien son cours habituel. En classe et à l'étude, on ne rêvait pas davantage; tout était revenu à la normale. N'allons pas dire ce-

pendant que les filles n'ont rien changé au collège et qu'elles se sont tout simplement intégrées au groupe des garçons sans y rien apporter de neuf. Ce serait là une conjecture bien erronée et nous allons voir comment la femme peut transformer un milieu.

La femme est bien remarquable. Elle incarne la beauté, la grâce, la douceur. L'homme signifie davantage la force et la volonté. C'est au contact de la femme que l'homme va découvrir ces autres valeurs humaines. Que personne n'oublie cette lettre publiée dans *Frontières*, d'une collégienne qui appelait ses frères collégiens à être sensibles à la beauté. Lettre inoubliable qui

vaut en elle-même bien des heures de classe, lettre qui est une leçon pour le jeune homme trop rationnel.

C'est là le danger du pensionnat. On peut avoir tous les jeux et toutes les organisations possibles, il manquera encore quelque chose, un milieu social. Au collège, il n'y a ni parents, ni grands-parents, ni soeurs, ni jeunes filles; il n'y a que des gars qui vivent ensemble sous un même règlement et un même régime. Le danger est de former des caractères bornés, qui ne pourraient s'adapter à un milieu social parce qu'ils auront manqué de cette présence si importante de la femme et de la société.

Le collège ne peut échapper à cette dure réalité. On ne peut nier que les demoiselles peuvent apporter beaucoup à une atmosphère collégiale. En récréation, le fait qu'un collégien va ouvrir la porte à une collégienne implique chez lui l'acquisition d'une valeur. Qu'il parle avec une demoiselle, il se sentira obligé d'écarter certains sujets de conversation, par exemple: "les filles" ou "les automobiles".

En classe, dans les discussions, une nouvelle vague d'idées surgit devant le collégien. "Qu'est-ce qu'elle dit là?" "Beauté? Sentiment?" "Bah!" C'est bien là les premières impressions d'un étudiant. Mais lentement il s'adapte à ces opinions et elles le transforment pour son propre bien.

Certains pourraient objec-

ter que la coéducation comporte par ailleurs de grands risques, que les relations d'étudiants et d'étudiantes peuvent causer de graves problèmes. Cependant si nous regardons en arrière, l'on voit que ces problèmes ne se sont jamais posés de façon sérieuse. Soulignons aussi que depuis l'arrivée de nos compagnes, les vocations sont beaucoup plus nombreuses au collège. Pure coïncidence? Peut-être . . . Mais peut-on dire qu'il existe un danger sérieux, comme on a semblé le croire, que les finissants se marient en sortant du collège? Mentionnons en plus que l'esprit des collégiens en général est meilleur que par les années passées.

La coéducation comporte évidemment de nombreux avantages pour les collégiens. Mais peut-on dire qu'elle comporte également des avantages sérieux pour les collégiennes? Ou ne souffrent-elles pas de l'écrasement d'une minorité? Ne sont-elles pas victimes d'un étouffement par la majorité masculine?

La femme est un être délicat, fragile. Elle a besoin de se sentir acceptée, respectée, appréciée. Est-ce toujours le cas ici au collège? Est-ce que nous, la communauté collégiale, faisons tout ce que nous

meilleur piège à souris"! Il ne semble pas comprendre que ce piège va aussi tuer celui qui le tend.

Mais de l'autre côté de cette médaille nous avons eu les politiques naïves et désastreuses de FDR-Truman et l'indécision de IKE-JFK. Est-ce mieux d'avoir un gouvernement naïf sur la nature du communisme ou un gouvernement dont les idées sont fondamentalement justes mais appliquées intégralement sans prendre de précaution?

Conclusion:

Le défaut principal du sénateur Barry Goldwater me paraît être sa tendance à réduire tous les problèmes en syllogismes: tous très logiques, mais souvent détachés de la réalité parce qu'ils omettent certains faits pertinents.

Dans cet état d'esprit, son dieu, la Constitution, est interprété de façon assez bornée, comme j'ai déjà montré. Il va même jusqu'à dire que si ça ne servait pas les intérêts de la nation (c'est-à-dire combattre le communisme) nous ne devrions accorder aucune aide aux pays sous-développés parce que la Constitution ne le stipule pas!

M. Goldwater devrait apprendre que tout document, si parfait soit-il, n'est que le résultat de l'intelligence humaine limitée et ne peut être absolu en lui-même; que toute loi, si juste soit-elle, peut être cause de grave injustice si, au lieu d'être tempérée par la raison humaine et le simple bon sens, elle est appliquée aveuglement et catégoriquement.

Au fond on peut difficilement contredire les principes fondamentaux de M. Goldwater, mais on peut l'accuser de les pousser un peu trop loin. C'est un homme sincère et dévoué — ses excès étant souvent le résultat de son honnête sincérité.

Mais en dépit de son pragmatisme et de sa tendance à pousser les choses trop loin, je suis porté à croire que sa présidence serait une bonne chose pour les Etats-Unis. Ce serait une saine réaction à la naïveté, à l'indécision et aux tendances socialisantes des gouvernements récents.

Pour ce qui est des projets les plus radicaux de M. Goldwater, nous pouvons avoir confiance que le congrès américain refuserait tout simplement de les passer. Ce serait une réaction, mais pas une réaction totale. En définitive, M. Goldwater serait un président souvent frustré, mais il serait un bon président des Etats-Unis!

Chronique de Pierre Pascal



Après dîner, il eut la permission de continuer notre conversation. A la fin de l'après-midi, je lui demandai de me confesser. Les vêpres m'empêchèrent de me confesser avant le souper. Après les Complies et le Salve, il me confessa. Je n'avais jamais fait de confession comme ça auparavant. Pour la première fois de ma vie, j'y étais tout entier. Après une demi-heure de prière (je n'avais jamais prié si longtemps non plus!), je sortis dehors. Tout était éclatant. Le soleil se couchait. Je n'avais jamais vu un tel coucher de soleil. On aurait dit que tout était en feu. J'étais seul dans ce paysage, et pour la première fois de ma vie, j'aimais la solitude. Je regagnai ma chambre vers dix heures. Je continuai la lecture de la Vie de Jésus. Il était minuit quand je me couchai. Je m'endormis sans le "transistor".

La messe était à sept heures. Je suis allé communier. Il me semblait que je faisais ma première communion. La journée se passa bien. J'assistais aux Offices. Je m'informai auprès de mon ami du sens de toutes ces prières. Il m'expliqua que c'était le Bréviaire. Et c'est là que j'appris que les moines se levaient à trois heures du matin pour prier. Etrange, le lendemain matin, à trois heures, j'étais assis dans l'église. Je suivais l'Office dans un psautier en français. Le chant des moines, très simple et dépouillé, ne m'ennuya pas. C'était comme une musique de fond à ma lecture lente de quelques psaumes. A un moment, je cessai de lire. Je sentais en moi une grande paix, un grand silence. Je tenais mon souffle pour mieux jouir. Et c'est alors que je sentis en moi la présence du Christ. Très clairement. Il était là. J'étouffais; je ne voulais plus respirer. Joie, paix, amour: tout cela se mêlait en moi pour ne faire qu'un. Ces moines qui attendaient le retour du Christ à l'aube tous les jours me donnaient cette impression: c'était là la seule réalité. Je l'avais fuis jusqu'à maintenant à l'aide de tous les moyens à ma disposition: le bruit, tout ce que j'aimais le mieux, tout ce que m'enivrait, tout ce qui m'étourdissait. Tout ce qui me faisait sortir de moi-même.

L'année scolaire a repris. Je revois mes anciens amis. Ils ne sont plus les mêmes. Ils ont l'air de ne se douter de rien. Tout est comme avant, comme l'année passée, disent-ils. Mais moi, je sais que ça ne peut plus être pareil. J'aime le Collège cette année. Une foule de choses qui me choquaient l'année passée me laissent dans la plus belle indifférence. Je les accepte même.

J'accepte même les cravates.

Pierre Pascal

ANTIGONE

Jean Roger, Rhétorique.

Vague. Je ne m'en souviens plus très bien; c'était parmi les rues, les maisons lassées, les lumières pâles, la nuit noire et forte. Mais j'étais là et je ne pouvais rien y changer. Cela faisait trois jours, trois ans peut-être; le temps ne comptait plus. Ah! mon lit était bon. Je devais mourir dans cette chambre aux meubles baroques.

La bonne n'est pas venue cette semaine. La chambre est sale, mais un jour de plus ou de moins . . . Dans mon état vous savez . . . Oh! je ne suis pas malade. Je suis en train de mourir. Je regarde l'horloge pour me distraire; qu'il soit sept heures ou minuit . . . ça ne compte plus. Je dors à toutes les heures. Les choses arrivent comme elles le veulent. Je pourrais être dans une piscine à ce moment. Vous savez, puisqu'il faut être en un lieu, pourquoi pas ici plutôt qu'ailleurs? Pourvu que l'on ait raison. Il y a longtemps que je suis au monde; cela ne m'inquiète pas. Je suis ici pour mourir: que cela prenne une semaine ou cinq mois, je m'en balance. Les jours et les dates ne signifient plus rien. Demain, je m'en vais. Il y en a d'autres qui viendront. De la fenêtre, j'aperçois un enfant. Il court.

IMPRESSIONS D'UN ELEMENTAIRE

Richard Lemoing, Méthode.

Le collège pour moi est quelque chose de vraiment nouveau. Mes parents m'ont dit que c'était une école où l'on m'apprendrait à être un homme sérieux avec une bonne éducation et où je pourrais me former un excellent caractère.

En arrivant, je faisais ce qu'on me disait, ou bien je suivais l'exemple des autres qui avaient l'air d'être chez eux. Tout était réglé et il fallait être à temps ou bien on aurait affaire au père préfet! Les premiers jours, je me fis quelques amis et je connus mes professeurs et quelques autres pères.

Le travail sérieux commença bientôt et je vous assure que c'était sérieux pour vrai! Ici il y a plusieurs professeurs pour une seule classe, tandis qu'au village, il n'y avait qu'une maîtresse pour toutes les matières. Il y avait d'autres contrastes comme les mathématiques et les sciences qui sont enseignées en français; ce n'est qu'un petit détail auquel on s'habitue rapidement.

Les sports sont très bien organisés au collège. Il y a un temps pour travailler et un temps pour jouer. Nous avons des équipes, organisées par le père ou bien par de grands élèves, qui ont chacune leur entraîneur. Les règles du jeu nous sont expliquées et il y a des arbitres perfectionnés et d'autres qui complètent leurs connaissances.

Au collège, il y a un grand enthousiasme et un bon esprit. Ceci rend notre vie collégiale plus intéressante. Je trouve que le collège est un endroit où nous formons notre caractère et choisissons notre carrière.

pouvons pour favoriser le plein épanouissement de nos jeunes étudiantes? Respectons-nous toujours l'intelligence et la manière de penser de ces demoiselles; car évidemment l'intelligence et la manière de penser de la jeune fille ne sont pas identiques à celles du jeune homme. Oublions-nous parfois cette délicatesse de nos étudiantes qui souffrent peut-être de demeurer constamment avec des garçons? Respectons-nous suffisamment leur volonté d'agir? Elles aussi voudraient nous montrer ce qu'elles sont capables de faire. Car tout comme les étudiants, elles sont au collège pour s'éduquer et se former. Les jeunes filles, comme nous, sont fières d'être canadiennes-françaises. Elles veulent absolument une formation française à un niveau supérieur. Il n'y a que le collège qui puisse leur donner cette formation. Comme je disais déjà, c'est à nous tous de la communauté collégiale de veiller à ce que cette formation soit la meilleure possible. Faisons sentir à ces jeunes filles qu'elles sont en effet vraiment acceptées, respectées, appréciées.

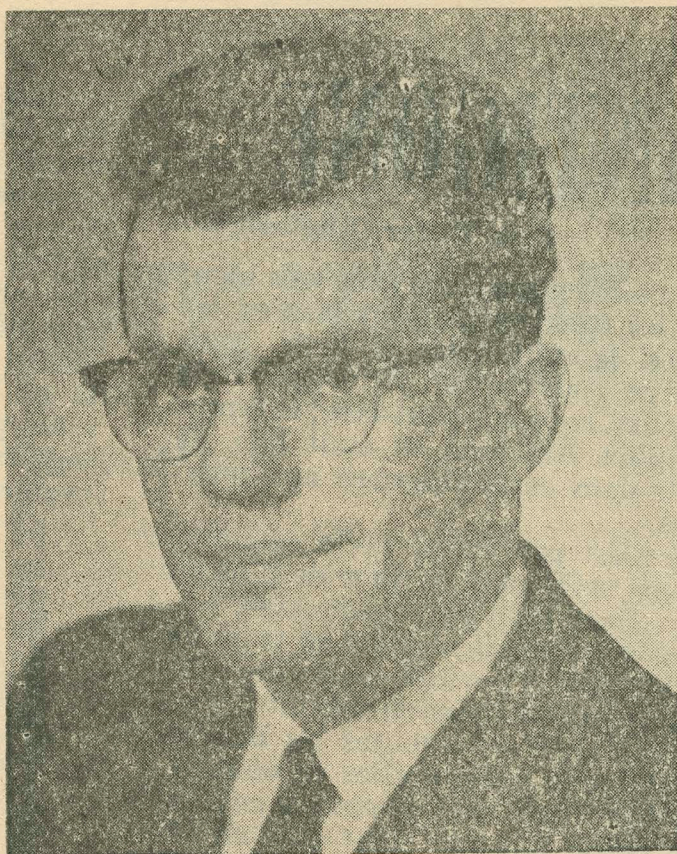
Champions au rugby!

Ronald Perron, Philo II.

"O Canada." Et la partie commence. Ici va se décider la fin de la cédule de rugby de la conférence universitaire du collège. Les finalistes qui se disputent la coupe grise sont les humanistes et les étudiants de philo. I. La classe de Belles-Lettres est l'incontestable vainqueur dans les joutes régulières (elle n'a perdu aucune de ses six parties); d'autre part, l'équipe de philo. I a subi une suite d'échecs ininterrompus durant deux ans, sauf les deux dernières parties de semi-finale.

Philo. I fait le botté d'ouverture. Les deux lignes de joueurs se heurtent durement. La défensive, des deux côtés, semble inébranlable jusqu'à ce que les Stamps de Philo. I découvrent une faille dans le système adverse. Denis Rondeau attrape une passe d'Edmond Massicotte, échappe à plusieurs bloqueurs, compte le premier but après une longue course. Massicotte botta le converti et la première demie se termina ainsi au pointage de 7 à 0.

Peu de changement dans le style des joueurs à la seconde demie. Les deux équipes ne lâchent pas prise et personne ne peut encore deviner l'issue de la partie. Dans les dernières dix minutes de la partie, Bisson échappe même le ballon derrière sa propre ligne de but, sur une tentative de botté, et le pointage devient 7 à 2. La tension monte chez les joueurs et chez les spectateurs. Les secondes semblent se dérouler bien lentement pour les joueurs de Philo. I, mais finalement, au grand bonheur de ces derniers, les humanistes écopent de deux punitions consécutives dans les dernières minutes de jeu. Et le dernier coup de sifflet met fin à cette lutte. Les Philos. I en sortent champions: 7 à 2.



NOËL ALLARD

Le début de toute année scolaire réserve aux collégiens une foule de surprises. Pour certains d'entre nous, surtout les plus âgés, l'étonnement naissait du fait qu'un récent collégien, deux ans seulement après avoir terminé ses études parmi nous, était maintenant devenu membre du personnel collégial.

Noël Allard, un expert dans le domaine de la surveillance, saluait une deuxième fois son collège; cette fois-ci à titre de professeur et de surveillant de la récréation.

A la suite d'un cours classique très bien réussi, sans faire mention de deux années de surveillance en récréation, Noël quittait le collège désireux de se donner à une tâche nouvelle, celle de l'enseignement.

Après une session de cours d'été à l'Université, il fit ses premiers pas dans le professorat à l'Institut Collégial de St-Jean Baptiste. Là, ses talents d'organisateur et sa débrouillardise lui méritèrent non seulement l'admiration des élèves et des gens de la paroisse, mais la direction de maintes activités concernant l'école et la division scolaire.

Poursuivant toujours ses études pendant les mois d'été, une seconde année académique l'introduisit au Collège St-Paul.

Au terme de cet enrichissant séjour au sein d'un milieu anglophone, lequel séjour lui avait permis de conduire à l'autel une gentille demoiselle bien connue, il revenait à son Alma Mater.

De fait, le Noël que nous connaissions n'a pas changé. On ne saurait dire si ce sont ses talents d'organisateur ou ses talents de papa qui font que la récréation n'a jamais fonctionné si tôt, si rondement et avec autant d'entrain.

Bienvenue et bonne chance, Noël!

ART OU NEVROSE?

George Allaire, Philo II.

Ces dernières décennies ont vu apparaître et se développer ce que l'on est convenu d'appeler l'art "moderne". Nous y rencontrons les romans et les pièces théâtrales de l'absurde, la cacophonie contemporaine du "rock 'n roll", et les peintures dont on ne parvient jamais, même avec la meilleure volonté, à distinguer le haut du bas.

Celui qui produit ces soi-disant chefs-d'oeuvre exprimerait la profondeur obscure de son âme. Il cherche, dit-on, à divulguer ce qu'il y a de caché en lui. Et quiconque n'apprécie pas cette contre-façon de l'art subira les épithètes d'"étroit" et de "vieux jeu".

L'art, il me semble, est l'expression personnelle et profonde d'une vérité ou d'un sentiment que conçoit ou ressent l'artiste. C'est véritablement l'expression de l'homme par l'homme.

L'admiration accordée à l'artiste, au véritable artiste, lui revient à juste titre parce qu'il s'est exprimé en tant qu'individu et suivant l'élan de son coeur. Plus il a travaillé sa toile ou son manuscrit, plus l'oeuvre sera enrichie, parce que c'est avec conscience et attention qu'il a exprimé le permanent en lui.

Alors nous écoutons Bach, Beethoven, nous admirons les chefs-d'oeuvre de Leonardo da Vinci, ou encore nous applaudissons les pièces de Corneille, de Molière, de Claudel et nous en percevons l'étendue et l'envergure. Nous sentons, par exemple, chaque mélodie pénétrer en nous et y demeurer. Ce n'est pas un simple rythme érotique qui nous saisit un moment pour nous abandonner le moment suivant, non pas enrichi mais bien vidé.

On dit encore que l'art exprime l'âme d'une époque, tel l'art religieux du Moyen Age, le classicisme du XVII^e siècle et le romantisme du XVIII^e. Mais voilà justement: notre époque est l'époque du divorce et de l'absurde. Alors que nous pouvions autrefois admirer la grandeur d'âme des artistes à travers leurs oeuvres, aujourd'hui nous pataugeons avec eux dans l'instinct, dans une matière brutale. L'"artiste progressiste" est un névrosé qui se tripote les tripes. Accaparé par une introversion malade, il s'attache exclusivement au particulier, au détail qu'il extrait du plan premier ou même de la scène présente. Il est alors évident que s'il nie l'universel, il ne saura comprendre la réalité, étant donné que l'objet naturel de son intelligence est l'universel.

Le "moderne", en niant la raison, conclut que

tout est absurde. Mais ceci n'est pas compatible avec la nature de l'homme, et s'il abandonne la réalité il devra alors chercher une attache ailleurs. Il se tournera en vain de tous côtés et ne fera qu'augmenter sa confusion interne. C'est alors que, perdu totalement dans le monde de l'esprit, il cherchera à se réfugier dans celui des sens. Apparaît le jazz, puis le rock 'n roll, puis le twist, tous exprimant non pas l'homme mais bien l'instinct déchaîné d'un hybride qui n'est ni homme parce qu'il se refuse à la raison, ni animal parce qu'il ne peut se défaire de sa tendance vers l'infini. Et naturellement la satisfaction de l'instinct ne saurait assouvir la soif du tout. Cet écart entre le fini et l'infini engendre bientôt un déséquilibre total chez notre "moderne".

Il est vrai que l'art exprime l'homme. Mais ce que l'on appelle aujourd'hui l'art "moderne", à peu d'exceptions près, n'exprime pas l'HOMME, mais le névrosé abattu, subjugué par l'instinct animal et qui cherche à exprimer sa confusion. Et nous chrétiens, qui possédons la vérité à la fois théologique et philosophique, nous qui croyons en la noblesse de l'homme, en cet individu responsable, créature de l'Amour divin, pourquoi nous pâmerions-nous devant les exhibitions de la schizophrénie païenne de notre époque? Nous pouvons comprendre le sentiment du "moderne", nous pouvons regarder ses oeuvres en tant qu'expression d'un désarroi. Mais n'allons pas nous joindre à lui dans son désarroi. Au contraire, sympathisons, mais essayons aussi de l'aider en christianisant notre monde et en humanisant notre art.

Jenkin Lloyd Jones, un éminent journaliste américain, a bien résumé la question de l'art "moderne" en ces mots: "Talent is for squares. What you need is vast effrontery. If you undertake to paint a cow, it must look something like a cow. That takes at least a sign-painter's ability. But you can claim to paint a psyche, and, no matter what the result, who is to say what your psyche looks like? This is the kind of art that a painter with no ability can paint, and a teacher with no ability can teach. But the tiny minority of youngsters who might have the spark of a Titian or a Rembrandt within them stay unencouraged and unrecognized. And our museums are filled with daubs, blots and splashes being stared at by confused citizens who haven't the guts to admit they are confused."

LUTTE TOTALE OU

Le dimanche 22 septembre, le R. P. Alfred Ducharme, s.j., présentait à un auditoire nombreux, rassemblé dans le gymnase du collège, ses opinions sur le fait franco-manitobain, dans une conférence intitulée: "Problèmes de culture française au Manitoba".

Le R. P. A. Ducharme envisage la situation du groupe français sous un nouvel aspect, son aspect sociologique. Avec réalisme, il perçoit les problèmes que cause l'urbanisation pour le groupe ethnique franco-manitobain rural. Dans une société qui s'urbanise, la langue, qui dans la société rurale était une tradition acceptée, devient un moyen ou un instrument. La langue française semble ne plus avoir de place dans la société urbaine anglaise; pourquoi s'en encombrer?

De plus, la dévolution du français a sur nos jeunes une influence nuisible. Ceux-ci, rattachés au français par l'origine et la famille, ne voient devant eux qu'un avenir rattaché à l'anglais. L'inutilité de leur langue maternelle inspire chez eux un sentiment d'infériorité qui tue le dynamisme. Nul éducateur ne peut accepter une situation qui est aussi nuisible à la jeunesse franco-manitobaine.

Le Père Ducharme pose ici tout le problème du français au Manitoba: abandon total du français ou revalorisation de la langue "en rendant la société franco-manitobaine rayonnante et dynamique."

Avant d'exposer le pour et le contre de chaque option (ce qu'il fait dans la seconde partie de sa conférence), le conférencier pose une question de grande impor-

tance: qui peut de droit choisir la solution? Les éducateurs et les chefs de file?

"Ce n'est ni aux éducateurs ni aux individus d'élite à choisir la route. Une saine philosophie nous apprend que l'éducation appartient aux parents. Le pape Pie XII nous l'a assez nettement rappelé dans son encyclique 'Divini illius Magistri'. Le rôle des éducateurs est 'd'éclairer les parents et de les mettre en état de remplir les obligations que ce droit à l'éducation implique'..."

Le Père Ducharme nous place devant un choix, l'abandon ou la lutte. Il replace le choix définitif sur la responsabilité des parents. Mais si ce choix était déjà pris? La défaillance française au Manitoba serait-elle l'effet d'un choix pour l'abandon? Quelle importance aurait alors cette conférence en posant une option? Nous y reviendrons.

Dans la deuxième partie de son exposé, le Père Ducharme s'attaque au thème central de sa conférence et donne le contenu de chaque option. "Que signifie concrètement l'acceptation du fait anglais chez-nous, d'une part et, d'autre part, quels sont les efforts réels qu'exige la résolution de survivre?"

L'argument premier des franco-manitobains qui désirent voir une intégration des individus dans le milieu anglais est celui de la pression sociale. La vie quotidienne est reliée à l'anglais: le milieu, les conditions de vie, l'université, les relations d'affaires sont anglais. Dans une société urbaine où la langue est un instrument, l'intégration signifie la mort du français.

Avant de se résigner à disparaître comme groupe ethnique, le R. P. Ducharme nous demande de considérer la transformation qui s'accomplit dans le milieu canadien: le Nouveau Brunswick finance une université française, l'Ontario deux universités bilingues, les Anglo-canadiens des maritimes et de l'Ontario "admettent plus facilement la valeur des droits français". Tôt ou tard, le gouvernement du Manitoba suivra ces exemples.

Le groupe franco-manitobain n'a jamais entrepris un programme d'action globale basé sur des études et des enquêtes scientifiques. De plus, le Québec qui s'affirme comme stature française en Amérique nous tend la main. Renoncerons-nous à survivre alors que tant de facteurs semblent nous favoriser?

Le plan d'action d'un dernier effort pour survivre devrait être basé sur le rapport d'une enquête sociologique qui viendrait compléter les informations de l'enquête linguistique de monsieur Dulong et d'une enquête sur la situation économique des français au Manitoba que, d'après les journaux, le conseil de vie française se propose de mener. "Ces trois enquêtes fourniraient le point de départ objectif et nécessaire pour une action précise".

Le conférencier voit cette action englober tous les éléments de notre société. Avant d'élaborer un plan d'action général, le Père Ducharme pose le problème de l'Association et en définit le rôle.

L'action devrait s'accomplir par le truchement de l'Association. Celle-ci "doit faire pénétrer

ABANDON TOTAL

par Robert Roch, Philo I

ses directives dans toutes les directions". Pour remplir ce rôle, cet organisme devra préalablement maîtriser ses organes de diffusion et d'action. Par les cercles paroissiaux, elle ferait parvenir aux parents ses directives et ses mots d'ordre; d'autre part, puisqu'elle reçoit d'eux son mandat, elle se doit de les tenir au courant de ses activités. Le journal *La Liberté et le Patriote* et la radio française pourraient apporter dans les foyers français la pensée et le mot d'ordre de l'Association. Il faudrait prévoir et provoquer les occasions d'utiliser la télévision française. Puisque l'Association agit principalement par ses comités, les activités de ceux-ci devraient être gouvernées par les directives précises et sujettes à un 'contrôle régulier et sérieux'. Vu que l'Association paie le salaire des visiteurs d'écoles, il serait préférable que l'Association choisisse les candidats qui seraient ensuite proposés à son Excellence Mgr l'Archevêque de St-Boniface. "Enfin l'Association, avec l'aide des cercles paroissiaux, doit voir à ce que les commissaires et les surintendants des écoles soient des hommes disposés à appuyer son action et ses directives."

Une Association possédant ses moyens d'action et de diffusion pourrait alors entreprendre un plan d'action concret. Le conférencier expose ce plan d'une façon générale.

Le Père Ducharme entrevoit une action d'envergure qui porterait sur les éléments d'une société. La population française doit être regroupée et ranimée dans son esprit français; des informations sur sa distribution et ses conditions orienteraient une action efficace et précise. L'amé-

lioration de notre rendement agricole et quelques initiatives commerciales ranimeraient notre économie.

Les occupations de la population française, ses loisirs devraient se dérouler dans une atmosphère et un esprit français. Nos associations sociales, réorganisées dans un esprit d'initiative française, pourraient entreprendre des relations 'sur un pied d'égalité' avec des associations anglaises.

Reste le secteur de la culture 'très vaste et très important'. C'est la lutte pour l'école française. Il faut obtenir par étapes l'enseignement des matières en français et "préparer des professeurs français pour enseigner ces matières." Le Père Ducharme voit un collège plein de promesse: le baccalauréat avec concentration et même le baccalauréat en sciences pourraient être donnés si le nombre d'élèves était suffisant. Le Collège "au titre de section française de l'Université" devrait obtenir quelques avantages.

Pour revaloriser la culture française, les réalisations françaises dans tous les domaines doivent être présentées au peuple. Les contacts avec le Québec et la France, les revues françaises, le projet d'un centre culturel dont parle *Frontières* dans son numéro d'été sont autant de moyens pour refaire notre fierté d'être français. Sans cet effort global, le français ne tardera pas à mourir.

* * *

La conférence du Père Ducharme est centrée autour du choix, de l'option que doivent faire les canadiens-français du Manitoba. La lutte totale... ou l'abandon total. Elle demande

une prise de conscience objective de notre situation, une attitude adulte devant nos problèmes. Le temps est venu: il faut choisir.

Mais si les parents avaient déjà opté pour l'abandon total? ... Même au cas où une telle décision aurait été prise, la conférence garde toute sa valeur et son importance pour le groupe franco-manitobain. La situation est présentée avec réalisme avec tous les facteurs nouveaux du milieu canadien en évolution. La décision devrait alors être repensée à la lumière de ses nouveaux développements. De plus la conférence demande un plan d'action global, ce que nous n'avons jamais entrepris. Notre langue et notre culture ne méritent-elles pas un dernier effort de notre part? L'optimisme du conférencier nous y invite.

"Rester une société française qui voisine amicalement une société anglaise qui toutes deux s'intègrent dans un Manitoba biculturel est encore en notre pouvoir."

La conférence du Père Ducharme, par son étude lucide et objective, est un document d'importance. L'Association ferait bien de l'étudier, en particulier le plan de l'action global qui y est suggéré pour le renouvellement de notre culture.

Notre groupe peut reprendre espoir; un effort appuyé par tout le groupe franco-manitobain peut sauver notre culture en péril. Notre société peut devenir rayonnante et dynamique. Toute notre fierté française peut venir à jour. Ce renouveau d'espoir, nous le devons au R. P. Ducharme. Nous lui en sommes reconnaissants.

**Grafton, Deniset, Dowhan,
Muldoon et Perreault**

AVOCATS ET NOTAIRES

Chambre 4

Edifice Banque Canadienne Nationale

431, rue Main

Winnipeg, Man.

TELEPHONE: WHitehall 2-3135

LIBRAIRIE FIDES

133, ave. Provencher

St-Boniface

Tél. CH 7-1782

Pharmacie Paquin

A. E. Paquin, pharmacien

Produits pharmaceutiques

Ordonnances de médecins remplies avec soin

Cartes de souhaits en français
pour toutes occasions

Téléphone CHapel 7-3863

157, avenue Provencher

ST-BONIFACE

Se sentir chez-soi

loin de chez-soi

RENDEZ-VOUS CAFE

150, ave Provencher

The Little Gallery

396, avenue Notre Dame Winnipeg 2, Man.

Peintures, Tableaux, Chromos, Encadrements

"ON PARLE FRANCAIS"

Téléphone: WHitehall 2-4620

NORWOOD JEWELLERS

Official C.N.R. Watch Inspectors

Longines-Wittnauer watches

Guaranteed repairs our specialty

F. R. Callin

320½, ave Taché

Norwood, Manitoba

Hommages des

Soeurs Missionnaires Oblates

"Si nous voulons du français, c'est à

nous d'en mettre."

(Mgr Béliveau)

Les Jeunes Franco-Manitobains